

LES JEUNES ET LES MOUVEMENTS CITOYENS EN RD CONGO

RÉORIENTER LE SENS DE LA LUTTE POUR LE CHANGEMENT

Introduction

KÄ MANA,
Directeur de
recherche à l'Institut
interculturel dans la
Région des Grands
Lacs (Pole Institute).
godefroidkngd@
gmail.com

Depuis deux ans, je suis frappé par le nombre de plus en plus grand de chercheurs qui s'interrogent sur les mouvements citoyens des jeunes en RD Congo. D'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Asie ou de l'intérieur de notre pays, ils cherchent à savoir quel regard on devrait porter maintenant sur les luttes que la jeunesse congolaise mène au sein de la société, quelle évaluation il y a lieu de faire sur son action, quelle chance elle a de réussir dans son projet de transformation du pays et à quels risques elle est confrontée. Toutes ces questions sont posées parce qu'à l'heure actuelle, les mouvements citoyens des jeunes de la RD Congo n'offrent plus une image claire du projet qu'ils portent pour le Congo. Ni du point de vue des thématiques qui structurent leurs combats, ni du point de vue des stratégies qui sous-tendent leurs engagements, ni du point de vue des perspectives qu'ils comptent ouvrir face à l'avenir, personne ne sait exactement en quoi ils se sentent indispensables dans le combat pour la transformation positive de notre société. Une sorte de brouillard enveloppe leurs intentions. Leurs interventions publiques vont dans tous les sens actuellement, sans une colonne vertébrale autour de laquelle elles s'organisent et se configurent. On dirait que depuis l'alternance politique dans notre pays, elles n'ont plus de cible crédible comme fut leur ardent « dédagisme » contre Joseph Kabila, il y a quelques années.

Qu'il s'agisse de la Lucha ou de Filimbi, du parlement des jeunes, de la génération consciente ou des combattants congolais de la diaspora, tous ces mouvements des jeunes semblent soit récupérés par les hommes politiques et leurs partis, soit poussés dans des combats dérisoires, sans enjeux de taille

pour le futur du Congo. Ils donnent l'impression pénible de manquer aujourd'hui d'idéologie pour fonder leur existence et orienter leurs luttes. C'est ce moment qui nous paraît opportun pour penser aujourd'hui de nouvelles perspectives en vue d'évaluer clairement leur présence dans notre société et envisager de nouvelles possibilités d'une réflexion qui soit fertile et de nouvelles chances d'action plus ardentes et plus prometteuses.

Du promontoire où je me trouve comme analyste engagé dans la cause de la jeunesse congolaise aujourd'hui, je pense qu'il y a lieu de regarder les mouvements des jeunes d'un double point de vue.

D'abord du point de vue de leur source et de leurs racines, c'est-à-dire des ambitions, des enthousiasmes et des rêves magnifiques qu'ils avaient en tant que force d'une jeunesse passionnée par les luttes sociales et politiques à lancer contre l'ordre global dans lequel ils vivent.

Ensuite du point de vue des désillusions, du désenchantement et du désarroi qu'ils éprouvent globalement maintenant face à ce que leurs mouvements sont devenus non pas seulement à leurs propres yeux, mais aussi aux yeux des observateurs objectifs de la société congolaise et de l'image qu'ils se font des jeunes, globalement parlant.

Ce double point de vue permet de dégager de nouveaux horizons et d'affirmer de nouvelles perspectives pour relancer les luttes de la jeunesse congolaise avec une maturité illuminée par la réflexion qu'ils peuvent mener à partir de l'expérience acquise pendant ces dernières années.

Le temps de splendides enchantements dans la lutte

Au commencement était une ambiance globale du désir de changement dans l'esprit de la jeunesse congolaise. On sentait partout au Congo la puissance de ce désir. Il se nourrissait de ce que l'on entendait dire des mouvements des jeunes en Afrique : Y en a *marre* au Sénégal et *Le balai citoyen* au Burkina Faso, pour l'Afrique de l'Ouest. Surtout, il y avait eu le printemps arabe en Tunisie, en Égypte et en Lybie. C'était là un chemin qui s'ouvrait pour les jeunes du Congo : ils commencèrent à rêver et à penser les possibilités de bousculer l'ordre politique et l'ordre social dans leur propre pays. Puisqu'ailleurs le sol se déroba sous les pieds des pouvoirs en place et de l'ordre qu'ils avaient bâti, puisque les jeunes secouaient les cocotiers et les baobabs dans d'autres pays et qu'ils semaient les graines d'un nouvel ordre politique et social, pourquoi ne pas imaginer que la jeunesse congolaise pouvait aussi faire trembler le sol sous les pieds d'une société dont tout le monde savait qu'elle souffrait du poids d'une gouvernance calamiteuse ? Pourquoi ne pas lancer un souffle nouveau pour balayer un ordre qui manquait d'assises éthiques et de crédibilité démocratique susceptible de conduire la lutte contre la misère et le désespoir des populations ?

C'est dans l'orage de ces questions que naquit le mouvement dénommé la Lucha (*lutte pour le changement*), avec quelques jeunes qui suivaient une formation citoyenne à l'Institut interculturel dans la Région des Grands Lacs (Pole Institute), dans le cadre d'un programme nommé *Bustani ya Mabadiliko* (en langue swahili), *le Jardin du changement*. Cette formation se proposait de former des organisateurs des communautés, base pour une action de transformation sociale nourrie par les principes suivants¹ :

- *L'éducation conscientisante* : donner aux jeunes d'aujourd'hui une forte conscience de leurs responsabilités face aux exigences de construire une nouvelle société.
- *Les révoltes constructrices* : creuser des ruptures profondes et décisives avec les ordres sociopolitique, socioéconomique et socioculturel iniques, en vue de libérer des dynamiques d'action capables d'élever l'homme à son plus haut génie de créativité dans la société, sans fureurs destructrices ni conflations meurtrières.
- *Les stratégies d'engagement communautaire* : plonger dans la transformation de la société par des actions collectives, en vue de faire advenir publiquement une autre communauté sociale possible, dans la conviction qu'il n'y a pas de libération et de promotion humaine sans un être-ensemble, un vivre-ensemble, un agir-ensemble et un rêver-ensemble vitalisés par une foi commune dans l'union et la coopération des énergies pour changer positivement et profondément les réalités.
- *Les utopies créatrices* : ce sont des dynamiques de rêves et de mythes pour imaginer l'avenir autour de l'humain comme idéal et d'un devoir-être qui fertilise la vision d'un futur prospère et lumineux.
- *Les pouvoirs du changement en profondeur* : avec comme forces motrices non pas seulement la construction d'une conscience, mais surtout l'invention d'une alternative et la construction d'une action en vue de faire concrètement incarner les utopies par des personnes, par des communautés et par des institutions tournées vers la fécondité de l'avenir².

On n'imagine pas la puissance que ces principes, mis ensemble et proposés à un petit groupe des jeunes motivés et engagés, peuvent donner à toute une génération pour produire des idéaux et promouvoir des valeurs fertiles dans une société. La puissance dont il est question, c'est le pouvoir de la foi au changement à produire, le pouvoir de l'enthousiasme à partager et le pouvoir des actions à imaginer et à entreprendre ensemble. À la Lucha, un petit groupe des jeunes a compris ce pouvoir et s'est lancé à fond dans l'utopie d'un modèle nouveau d'organisation qu'ils ont inventé : la capacité

1 Pour une intelligence approfondie de ces principes, Lire Michel SEGUIER, *Mobilisation populaire, Éducation mobilisatrice*, Paris, L'Harmattan, 2012 ; Bernard DUMAS et Michel SEGUIER, *Construire les actions collectives, Développer les solidarités*, Paris, Chroniques sociales, 2004 ; KÄ MANA et Solange GASANGANIRWA, *Les nouveaux enjeux de la renaissance africaine*, Goma, Pole Institute, 2017.

2 KÄ MANA, *De l'utopie créatrice aux révoltes constructrices pour la transformation sociale, Leçons apprises au contact de Michel Séguier*, Goma, Pole Institute, 2015.

d'être ensemble sans dépendre d'un modèle hiérarchique ni des ordres donnés par des chefs tout-puissants. Ils ont créé leur propre mouvement qui n'était ni un parti politique, ni une organisation religieuse, ni une structure idéologique, ni un groupe de pression dirigée par un gourou. Ils n'avaient qu'une force de conviction et d'action : il faut changer la société par un état d'esprit, par le souffle de l'engagement dans la lutte pour le changement, en se consacrant fermement aux problèmes à partir desquels une nouvelle société peut surgir, lumineuse et resplendissante.

À Goma où leur mouvement est né, ce ne sont pas des problèmes qui manquaient. La ville bâtie au bord du lac Kivu manquait d'eau courante dans les maisons, alors qu'il existe une société d'État chargée de livrer de l'eau aux populations. Les habitants y étaient livrés à des nuits sans lumière, faute d'électricité, alors qu'une société d'État a pour mission de répondre à ce problème. Les routes de Goma étaient couvertes de poussière, alors que des sociétés de construction et d'entretien des routes ont pignons sur rue. Il fallait commencer par s'attaquer à ces problèmes et le mouvement Lucha s'est engagé à mobiliser quelques jeunes pour demander aux responsables chargés de résoudre ces problèmes de répondre de manière claire sur l'effondrement des services sociaux de base dont ils avaient la responsabilité. Ils n'eurent pour toute réponse que les matraques de la police et les murs de la grande prison de la ville. Au lieu d'être considérés comme des patriotes qui veulent contribuer à la gestion et à l'administration de leur pays, ils furent pris comme de fauteurs de troubles à l'ordre public.

Pendant ce temps, dans la capitale du pays, Kinshasa, et dans la diaspora congolaise d'Europe, d'autres jeunes avaient compris qu'il n'était pas possible de résoudre les problèmes sociaux sans s'attaquer à l'ordre politique dont ils jugeaient que la tête était pourrie non seulement par le type de gouvernance sinistre mise en place, mais aussi par le refus de respecter la Constitution que le pays s'était librement donnée en 2006. Cette Constitution stipule que le président de la République est élu pour 5 ans renouvelables une fois. C'est sur cette base que le mouvement Filimbi s'est créé. Filimbi signifie coup de sifflet (en langue lingala) et le projet du mouvement était de donner un coup de sifflet politique pour mettre fin au pouvoir en place et à son système de gestion et d'administration du pays.

Par rapport à la Lucha, Filimbi est un mouvement porté par des jeunes dont les parents avaient une longue expérience politique. Ces jeunes savaient comment la politique était organisée en RD Congo depuis l'indépendance du pays et la longue dictature du régime Mobutu. Ils savaient que depuis la chute de Mobutu, rien n'avait profondément changé dans les principes désastreux qui guidaient la politique du pays : la violence régnait comme force de légitimation du système en place, la corruption détruisait toute l'économie de la nation, la fragmentation du pays en intérêts tribaux prédateurs régnait partout, l'éthique publique n'avait aucun sens

et l'éducation n'existait plus que de nom. Ni le régime de Laurent Désiré Kabila, ni celui de son successeur, Joseph Kabila, n'étaient parvenus à changer l'ordre congolais de pourrissement de la politique. Pourquoi ? Parce qu'il manquait aux citoyens congolais un principe fondamental de base : la recevabilité. Le temps était venu pour qu'une jeunesse sensible à ce principe mobilise la nation pour des changements en profondeur. Il fallait pour cela que les médiocres dégagent, pour reprendre le mot célèbre du cardinal de Kinshasa à l'époque, Laurent Monsengo. Nous devons à Filimbi l'exigence de la redevabilité et l'urgence du « dégagisme » comme principes de base pour changer le Congo. C'était le fondement de l'action de transformation sociale dont les jeunes avaient besoin.

Dans le feu de l'action pour changer le Congo, Filimbi et la Lucha se rencontrèrent, mettant ensemble les deux leviers de leur vision de ce qu'il fallait faire : *changer la politique et changer le Congo*. Peu à peu, de mobilisation en mobilisation, d'autres mouvements de jeunes virent le jour avec enthousiasme. De près ou de loin, ils s'engageaient consciemment ou inconsciemment, au projet politico-social de Filimbi et de la Lucha. Par contagion, dans l'enchantement d'une action glorieuse à mettre en musique, un esprit nouveau jaillit et le mouvement prit de l'ampleur. On vit partout naître des groupes Lucha et Filimbi. Leurs cellules s'installèrent dans beaucoup de régions. La Lucha obéissait à une dynamique qu'elle avait mise en place à Goma : l'action, avec à la base une discipline théorique, la *luchologie*, qui unissait les principes de base de la formation reçue à Pole Institute et l'expérience de la lutte de terrain accumulée par les membres dans les souffrances de prison et l'énergie de la persévérance au quotidien. Filimbi, de son côté, continuait son occupation du terrain par l'éducation politique et l'engagement dans les manifestations publiques. Les deux mouvements unis dans la lutte devinrent un sillon qui servit de modèle pour d'autres organisations des jeunes, notamment : *la génération consciente* qui s'engagea dans des opérations de visibilité sur des problèmes ponctuels dans des villages et des cités, et *le parlement des jeunes* qui se renouvela dans sa capacité d'action en s'affirmant moins dans l'opposition au pouvoir politique que dans l'aide aux politiciens pour qu'ils comprennent vraiment les préoccupations de la jeunesse.

Même les mouvements des jeunes de l'Église qui animent l'action des Laïcs catholiques et obéissent aux directives de la Conférence épiscopale nationale du Congo (CENCO) et des leaders catholiques laïcs ne se pensent pas en dehors de l'esprit de la Lucha et de Filimbi. Celui-ci déteint sur eux non pas seulement parce que beaucoup de jeunes de la Lucha et de Filimbi appartiennent à l'Église, mais surtout parce que les thèmes éthiques et politiques de la jeunesse ont été les mêmes ces dernières années.

On peut dire aussi que même les mouvements des jeunes qui sont dans les groupes armés sur le territoire national se justifient souvent par la

participation à l'esprit de la Lucha ou de Filimbi quand ils veulent donner une image positive d'eux-mêmes, même si Filimbi et la Lucha font tout pour se démarquer de ces forces négatives engagées dans la violence et les crimes injustifiables.

La question que nous devons nous poser en termes d'évaluation critique est celle-ci : à quels résultats les mouvements citoyens de tous ces jeunes ont-ils abouti ?

Quand on leur pose cette question, beaucoup de jeunes de ce mouvement répondent : Kabila est parti et nous avons un gouvernement d'alternance. Il arrive que l'on précise la question en la posant autrement : votre projet n'allait-il pas plus loin que le départ de Kabila du pouvoir ? les médiocres ont-ils dégagé ? une nouvelle éthique politique est-elle en place ? Ils répondent : la Lutte continue. Jusqu'où ? Jusqu'à ce que le Congo change, jusqu'à ce que l'homme congolais se transforme radicalement. Vous voulez dire : jusqu'aux calendes grecques ? Ils répondent souvent : il n'est pas facile de changer l'homme et la société en une génération.

De l'enchantement à la désillusion

C'est vrai d'une part. Mais d'autre part cette réponse traduit une certaine désillusion dans la manière dont la lutte a été menée par le mouvement des jeunes en RD Congo. Si l'objectif le plus visible a été de pousser Joseph Kabila à la porte et de changer la société congolaise en profondeur, la manière dont il fallait penser et organiser concrètement cet objectif n'a jamais fait partie d'une réflexion profonde sur les rapports de force en présence ni d'une analyse approfondie des stratégies à adopter face aux stratégies pensées et organisées par les acteurs en confrontation.

Avant tout, les mouvements des jeunes au Congo ne se sont pas préoccupés d'avoir une connaissance profonde de la sociologie de leur nation. Ils ne se sont même pas donné la peine d'étudier la sociologie des sociétés comme celle de la Tunisie, de l'Égypte, de la Libye, du Sénégal et du Burkina Faso dont ils s'inspiraient. Ils se seraient consacrés à la connaissance de ces sociétés que d'énormes différences les auraient découragés de suivre le chemin déjà tracé ailleurs. Les peuples ne suivent pas la même histoire et ne se construisent pas selon les mêmes schèmes et les mêmes protocoles de l'imaginaire d'où jaillissent les mentalités et les structures institutionnelles. Il y a de pays de grande tradition démocratique comme le Sénégal : leurs peuples croient en certaines normes et en certaines valeurs qu'ils veulent défendre à tout prix ensemble. D'autres peuples ont subi des dictatures en profondeur, des systèmes tyranniques qu'ils haïssent et dont ils n'attendent que le moment propice pour traduire par la révolte les fureurs qui sont en eux. Comme en Tunisie, des volcans de libération attendent leur heure et ils explosent de manière irrésistible. On a aussi, comme en Égypte,

des forces historiques tels les Frères Musulmans qui sont organisées depuis longtemps pour affronter le pouvoir et peuvent être mobilisées ou manipulées pour mener une révolution de longue haleine. En Lybie, les puissances étrangères ont joué un rôle décisif pour renverser Kadhafi en se servant de leurs systèmes médiatiques et de leurs armées. Quant au Burkina Faso, le pourrissement intérieur des forces armées et le ras-le-bol des jeunes ont été utilisés par des fins stratèges du système Compaoré pour renverser Compaoré en espérant, le moment venu, prendre les choses en main. Les conditions du changement ont donc été différentes d'un pays à l'autre, même si l'aspiration à briser les dictatures et les présidences à vie était fondamentalement à l'œuvre dans beaucoup de pays africains.

Les mouvements des jeunes au Congo n'ont pas eu des tamiseurs de réalités pour voir ce qui différenciait les sociologies spécifiques à chaque pays en vue d'aborder la situation congolaise à partir d'une connaissance profondément maîtrisée. Par exemple, la sociologie congolaise telle que le pouvoir en place sous Joseph Kabila la faisait fonctionner indique qu'il est impossible de mobiliser les Congolais dans la capitale Kinshasa pour une révolution de longue haleine, qui demande une vraie préparation et une existence menée sur le long terme. Les Kinois vivent au jour le jour et la situation est la même presque partout dans le pays. Ce que le pouvoir savait, les mouvements des jeunes l'ont ignoré. Ils se sont lancés dans un mimétisme naïf des actions révolutionnaires réussies sous d'autres cieux africains, comme s'il était possible de faire une révolution par ouï-dire. De même, les mouvements des jeunes ont manqué de stratèges de grande envergure, qui aient une connaissance approfondie des forces politiques à mobiliser dans leur action. Les hommes politiques avec qui ils se sont liés ont tous montré leur incapacité à penser globalement les intérêts du Congo au-delà de leurs intérêts personnels. Ils ont eu besoin des jeunes non pas pour la cause du Congo, mais pour l'accession au pouvoir de l'un ou l'autre parmi eux, souvent de l'un contre les autres. En ayant le statut de marchepied pour les politiciens, il était impossible pour les mouvements des jeunes de devenir une force historique crédible. Cela s'est vu quand la Lucha et Filimbi ont commencé à participer aux rencontres des hommes politiques. À Gorée, à Genval ou à Genève, ils n'ont pas représenté une vraie dynamique de changement, mais simplement une espèce de faire-valoir au service de l'argent des leaders politiques qui, eux, donnaient l'impression d'acheter les consciences au lieu de préparer une révolution face à l'avenir du Congo.

Le fait même que ces rencontres se déroulaient en terre étrangère n'arrangeait pas les affaires des mouvements des jeunes. Elles donnaient aux jeunes l'image d'être plus des pions des forces étrangères qui tiraient les ficelles que des patriotes convaincus qui voulaient changer positivement et profondément leur société. À Goma, par exemple, j'ai été particulièrement

témoin des rencontres multiples entre les jeunes de la Lucha et les représentants des ambassades occidentales. J'avais l'impression que ces personnalités cherchaient à savoir si les jeunes congolais étaient une force sérieuse et déterminée à faire partir Joseph Kabila et à changer leur pays ou s'ils n'étaient que l'écume de surface qui ne changerait rien en profondeur. Je suis convaincu que Filimbi avait les mêmes faveurs et que d'autres mouvements des jeunes étaient sollicités d'être ainsi pris comme interlocuteurs par ces hautes personnalités rassemblant les jeunes en une seule dynamique d'action. Cela les enivra aussi dans la mesure où une autre force entra en jeu : la Radio France Internationale (RFI). Celle-ci fit des jeunes congolais des enfants bien-aimés dont les actions avaient un retentissement planétaire. Étaient-ils harcelés et incarcérés par la police locale, ils se transformaient automatiquement en stars mondiales dont il fallait défendre la cause. Critiquaient-ils les autorités de leur pays, ils étaient présentés comme des héros dont la parole devenait parole d'évangile. On peut parier qu'avec ces nouvelles stars, les billets de banque circulèrent souterrainement ou de manière visible. Comme là où il y a l'argent au Congo, les Congolais se disputent et se divisent, les jeunes commencèrent à se fragmenter et le conflit de leadership apparurent en même temps que des jalousies intraitables. Les politiciens locaux, ceux du pouvoir en place comme ceux de l'opposition, se mirent à utiliser les jeunes et à les diviser : on eut des jeunes pour Kabila, des jeunes pour Tshisekedi, des jeunes pour Katumbi, des jeunes pour Kamerhe et ainsi de suite. Le mouvement citoyen des jeunes se divisa contre lui-même. Ce qui était une force pour l'action devint une faiblesse.

Cette faiblesse, le pouvoir en place la mit à profit pour penser sa stratégie de résistance. Il utilisa la corruption comme arme. Cela fait, il chercha à se concentrer sur ce qui était utile pour lui : identifier ses vrais ennemis et monter une véritable stratégie pour les contrer. Les vrais ennemis, c'étaient les forces financières qui soutenaient l'opposition. C'étaient aussi les organisations internationales qui avaient juré de mettre Joseph Kabila hors-jeu en le poussant à se plier au jeu des élections.

Aux forces financières extérieures ennemies, Kabila offrit l'organisation des élections à la Congolaise et s'abstint d'y participer. Aux forces politiques qui voulaient quelqu'un de leur obédience, il sortit la carte de Félix Tshisekedi, un opposant suffisamment ambigu pour entrer dans une alternance de coalition avec l'ancien chef de l'État et donner à celui-ci un rôle central d'autorité morale d'une majorité parlementaire et sénatoriale toute-puissante. Le tour fut ainsi joué et les mouvements des jeunes ne savent plus à quel saint se fier dans le nouveau jeu politique congolais.

D'où la désillusion et le désenchantement qui se sont emparés des mouvements des jeunes et qui mettent en lumière les erreurs qu'ils ont commises dans leur engagement pour changer le Congo, en dehors d'une véritable analyse du contexte sociologique de la nation.

Première erreur : l'impréparation, la précipitation et l'impatience.

Les mouvements des jeunes se sont lancés dans l'arène sans prendre le temps de se doter d'une idéologie de base capable de séduire le peuple et de lui inspirer confiance afin qu'il entre en masse critique dans la dynamique d'une révolution nationale. On n'a pas vu des jeunes en train d'expliquer aux populations ce qu'ils voulaient faire, avec qui ils voulaient le faire et dans quel but exactement. J'ai vu personnellement des parents des militants s'en prendre à leurs enfants quand ceux-ci se sont retrouvés en prison à Goma. On ne réussit pas une révolution quand les militants n'ont même pas le ferme soutien de leurs propres familles. Une révolution est une affaire des masses convaincues par des leaders et des militants en qui elles ont confiance.

Deuxième erreur : la stratégie d'affrontement aveugle dans des rapports de force inégaux. Les manifestations des jeunes en RD Congo avaient ces dernières années des allures d'opérations-suicide, dont la seule gloire était, pour les militants, de se faire arrêter et avoir ainsi droit à quelques secondes sur RFI et recevoir de l'argent pour les honoraires des avocats et l'entretien d'un orgueil personnel mal placé. Les actions des jeunes se sont orientées vers la fabrication des leaders pour la visibilité populaire au lieu d'être un creuset des mobilisateurs pour une vraie transformation sociale. Les autorités publiques l'ont compris et elles ont joué le jeu des arrestations sans conséquences dans les organisations des jeunes.

Troisième erreur : le goût de l'argent, la séduction de la corruption et la tendance à la prostitution sous prétexte que les mouvements des jeunes avaient besoin du soutien financier des partenaires extérieurs et des hommes publics pour réussir leurs actions. La première cassure dans le mouvement comme la Lucha a surgi lorsque l'entourage de Kabila a laissé courir la rumeur, fausse ou vraie, on ne sait pas, que les jeunes qui ont rencontré le président à Goma, avaient reçu de lui une bonne somme d'argent qu'ils ne sont pas parvenus à se partager de manière équitable. En matière de coup de déstabilisation, c'était un coup de maître : la crédibilité de la Lucha en prit de bonnes fissures et le mouvement se scinda en deux Lucha, sans une cohérence commune pour le projet de transformer l'homme congolais. En même temps, l'aide que le mouvement reçut de la part des partenaires européens devint une aide fatale : sa gestion opaque entraîna des contestations parmi les jeunes et ceux-ci n'eurent pas le courage de gérer leurs dissensions de manière adulte. À cause de l'argent, la passion de la militance s'essouffla. Le mouvement perdu de son vrai souffle et tout se transforma en un cirque d'enfants jouant à la révolution au lieu de la faire véritablement. En plus, l'argent qui devait servir à l'implantation de la lutte dans des cellules locales sur toute l'étendue de la RD Congo devint une pomme de discorde parmi les militants. Sa provenance, sa gestion, sa distribution, ses conséquences donnèrent lieu à des récits rocambolesques

de la part des uns et des autres chez les membres du mouvement. Il eut des bénéficiaires heureux et des perdants jaloux. Il eut des « enfants chéris » qui jouissaient des voyages, des emplois et de la réputation internationale pendant qu'à côté se soulevaient des « oubliés du mouvements » dont les ambitions bouillonnaient contre leurs collègues soupçonnés d'être des chiens de leurs maîtres étrangers au lieu d'être des serviteurs de la cause nationale. Deux tendances s'affirmèrent l'une contre l'autre : la Lucha communauté internationale et la Lucha RD Congo-Afrique. À partir de ce moment, les carottes de la révolution Lucha furent cuites. Même l'union avec Filimbi s'en ressentit. Il n'y avait plus de place pour la confiance entre les diverses ailes du mouvement citoyen des jeunes en RD Congo. La mort mystérieuse d'un des leaders le plus visible de la Lucha, calciné une nuit dans sa maison, sans que les conditions et les circonstances de cette mort puissent être élucidées par une enquête sérieuse, finit de semer le doute dans les esprits sur la véritable situation morale et politique du mouvement.

Quatrième erreur : confondre le centre et la périphérie des problèmes du Congo. Dans la manière dont les mouvements citoyens des jeunes ont conduit leur combat politique et social ces dernières années, ils ont donné l'impression que le centre de la déroute de la RD Congo avait un nom : Joseph Kabila. Ou plus largement : le système Kabila. Ils se sont concentrés sur ce centre sans se rendre compte qu'il y avait chez eux une accoutumance à illusion. Kabila avait pourtant à plusieurs reprises désigné le cœur du problème : l'homme congolais et son imaginaire. Il avait un jour déclaré n'avoir pas trouvé 15 personnes avec qui il pouvait transformer le Congo. Personne n'avait fait attention à cette déclaration. Avant de quitter officiellement le pouvoir, il avait exprimé un profond regret : n'avoir pas changé l'homme.

En le prenant, lui Joseph Kabila, comme le principal obstacle au changement du Congo, les mouvements des jeunes se sont donnés une cible commode, mais non essentielle, du point de vue stratégique. Ils ont pris l'ombre pour la réalité et ont abouti à un ratage de cible. De même, ils ont travaillé avec une faible et mauvaise philosophie du changement. Ou plus exactement, ils n'ont pas eu une réelle philosophie du changement. Quand on vise à changer l'imaginaire d'un peuple, on ne dépense pas toutes les munitions à attaquer fondamentalement un homme, même s'il est le chef de l'État. On n'épuise pas ses armes en attaquant principalement les hommes qui animent son système. En même temps qu'on s'en prend à eux, on ne doit pas perdre le centre du problème : les pathologies de l'ordre social et des principes d'imaginaire qui font vivre tout un peuple.

En vérité, les mouvements citoyens des jeunes n'avaient aucune stratégie d'ensemble pour l'éducation du peuple congolais pour qu'il change sa vision du monde, sa conception des relations sociales et sa perception des réalités politiques. Ils ont cru entièrement au principe « le poisson

pourrait par la tête», alors qu'il n'était pas question d'un poisson mais d'une société humaine dont la pourriture commence par la base. Si on part de ce changement de perspective, on offre avant tout au peuple une grande mythologie du changement, de grands récits sur la destinée qu'on veut construire, de nouveaux rituels pour forger une foi en ce qu'on veut vraiment et une solide conviction communautaire pour unir vraiment la nation autour d'un nouveau projet de société. Comme le dit bien l'historien israélien Yuval Noah Harari dans son approche des sociétés humaines, ce n'est pas avec des agitations et des slogans qu'on change en profondeur un peuple, mais avec des solides fictions à proposer à l'imaginaire des individus et des communautés³. Ni la Lucha, ni Filimbi, ni tous les autres groupes nés de leur lutte, ni les combattants de la diaspora congolaise n'avaient un mythe crédible, une fiction volontariste, une force d'entraînement suffisamment puissante pour soulever une masse critique de Congolais et les décider à les suivre. Du moment que le peuple lui-même était le vrai problème du Congo, on a tourné en rond en évitant le cœur de ce problème. On ne pouvait pas atteindre de cette manière une force historique pour le changement du pays. Par manque d'une vision de l'éducation du peuple congolais pour changer le Congo, on a tiré à côté de la plaque en visant Joseph Kabila et le résultat est là : les jeunes congolais qui voulaient se débarrasser de Kabila retrouvent aujourd'hui devant eux Kabila, « immobile et ailleurs », comme dirait V.Y. Mudimbe.

Il faut maintenant recommencer toute la lutte et le sens qu'elle doit prendre : repartir de la base, refonder le sens du combat et ouvrir de nouvelles perspectives.

Le moment est venu de tout recommencer

Maintenant que nous savons ce qui n'a pas marché et que nous pouvons voir avec clarté ce qu'il y a lieu de refaire, la lutte des jeunes pour changer le Congo doit recommencer, avec une maturité issue des erreurs du passé et des convictions plus solides et plus fertiles, bien incarnées dans le présent face à l'avenir. Que faut-il faire ?

Avant tout, viser la base, selon le principe fondamental qui doit sous-tendre l'alternance dans notre pays : « le peuple d'abord ». C'est sur cette base qu'il faut au Congo une Lucha éducative, un Filimbi éducatif, des groupes des jeunes et des combattants éducateurs de la société. Ceux-ci doivent donner un contenu réel et fécond à ce qui, pour le moment, n'est qu'un simple slogan. Un tel contenu ne peut être que l'affirmation de la primauté de l'intérêt public sur les intérêts privés. L'urgence est qu'il y ait des mouvements citoyens qui s'attèlent à éduquer la jeunesse dans une militance de proximité qui contacte les personnes là où elles sont,

³ Lire : YUVAL NOAH HARARI, *21 leçons pour le XXI^e siècle*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2018.

au cours des cérémonies de naissance d'un enfant, des cérémonies de mariage ou des cérémonies de deuil, dans les familles, les églises ou les organisations de jeunes. Là, l'action se mène non pas selon l'esprit d'agitation tonitruante, mais par la méditation et la réflexion qui donnent une éthique forte à l'imaginaire de l'homme congolais. La révolution à faire est donc fondamentalement une révolution éthique par le canal de l'éducation citoyenne. C'est là la base du changement positif et profond de la RD Congo.

Ensuite, il s'agit d'une révolution de l'imagination culturelle fertilisée par cette éthique. L'urgence ici, c'est que les jeunes inventent et affirment des valeurs fécondes qui doivent caractériser et guider la personnalité de l'homme congolais. Il faut aussi qu'ils répandent ces valeurs dans une action éducative forte. Le modèle ici est celui que les jeunes avaient construit avec le mouvement de la Sape, autour des figures de Papa Wemba et King Kester Emeneya. Ce mouvement est devenu un esprit et beaucoup de jeunes l'ont incarné dans une mythologie religieuse appelée *kintendi* et une élégance vestimentaire impressionnante. Il faut quelque chose du même type, mais en plus solide et en plus fertile, grâce à une véritable Lucha culturelle et un véritable Filimbi culturel. Il y a là un travail d'invention à accomplir, qui se manifesterait en une manière d'être plus convaincante que la simple affirmation dont les jeunes de la Lucha s'enchantent superficiellement quand ils affirment : « La Lucha est un état d'esprit ». S'il s'agit d'un état d'esprit, il faut le définir, l'affirmer, en ciseler les valeurs de base et lui infliger une dynamique spirituelle qui se répande à grande ampleur, comme la Sape l'avait fait, malheureusement pour une cause qui n'avait pas la hauteur éthique d'une révolution sociale et politique en profondeur. Maintenant, c'est une culture de profondeur qu'il y a lieu de lancer comme manière d'être, comme manière de vivre, comme manière de penser, comme manière d'agir et comme manière de rêver. Si le mouvement citoyen des jeunes doit être repensé et refondé, c'est dans cette perspective qu'il convient de s'orienter pour convaincre les populations de l'opportunité de vivre le mythe du Congo nouveau grâce à des jeunes perçus visiblement comme des êtres nouveaux.

Ce que vise un tel mythe, c'est une révolution de l'esprit économique et financier. Jusqu'ici, le Congo n'a aucune idée de la manière dont se construit la prospérité d'une nation et de la manière dont il faut lancer la véritable action d'éducation des populations à cet esprit. Il est temps que les mouvements citoyens des jeunes se lancent dans cette tâche, en devenant une véritable Lucha économique et un véritable Filimbi financier. On peut se tourner vers ce qui est fait dans les pays actuellement prospères : les USA ou l'Allemagne.

Sur ce point, ce qu'écrit le prix Nobel américain Joseph Stiglitz dans son livre *Peuple, Pouvoir et Profits, Le capitalisme à l'heure de l'exaspération sociale*⁴, est capital :

Pour comprendre comment rétablir une croissance partagée, écrit-il, il nous faut commencer par cerner les véritables sources de la richesse de notre pays – ou de tout autre. Ces sources réelles, les voici : la productivité, la créativité et la vitalité de notre peuple ; les progrès de la science et de la technologie (...) ; et les progrès de l'organisation économique, politique et sociale (...), notamment l'état de droit, les marchés concurrentiels bien réglementés et les institutions démocratiques, avec leurs contrôles, leurs contre-pouvoirs et une large gamme d'institutions chargés de « dire la vérité ». Ces avancées ont été le fondement des énormes hausses du niveau de vie qui ont eu lieu depuis deux siècles.

Tout est dit sur l'esprit à semer au sein de notre nation aujourd'hui : la force du partage, la vitalité du peuple, la puissance de la science et de la technologie, l'urgence de grandes infrastructures, le pouvoir de la vérité et l'esprit de démocratie. Nos jeunes doivent forger des groupes d'impulsion pour l'éducation du peuple à cet esprit et pour la pression sur l'État pour que cette vision de l'économie et des finances deviennent notre culture, purement et simplement.

Cela exige une véritable révolution de l'esprit politique de l'État congolais et du peuple congolais dans son ensemble. L'exemple est donné ici par la Suède. Stiglitz écrit à ce sujet :

Un jour, j'ai demandé au ministre des Finances de Suède pourquoi l'économie de son pays était si performante. Il m'a répondu : parce que les impôts sont élevés. On voit bien ce qu'il voulait dire : les Suédois savaient que la prospérité d'un pays exigeait de fortes dépenses publiques dans les infrastructures, l'éducation, la technologie et la protection sociale, et que l'État avait besoin de recettes pour financer durablement ces dépenses. Beaucoup de ces dépenses publiques sont complémentaires aux dépenses privées. Les progrès technologiques financés par l'État peuvent contribuer à soutenir l'investissement privé. Les investisseurs constatent que leurs efforts sont plus rentables quand ils trouvent une main-d'œuvre très instruite et de bonnes infrastructures. Pour que la croissance soit rapide, le progrès des connaissances est capital, et la recherche fondamentale qui la sous-tend doit être financée par l'État⁵.

C'est à un tel niveau de compréhension des problèmes du pays que les mouvements citoyens des jeunes devraient situer leurs interventions politiques à l'égard de l'État. En même temps, ils devraient être eux-mêmes des diffuseurs en mesure de faire comprendre aux populations les enjeux en présence. Cela signifie qu'il faut élever le niveau de compréhension et d'interprétation des problèmes du Congo dans l'esprit des membres

⁴ Traduit de l'anglais (américain) par Paul CHEMLA, Éditions Les Liens qui Libèrent, Paris, 2019, p. 35.

⁵ *Ibid*, p. 37.

des mouvements citoyens des jeunes. Jusqu'ici, le niveau a été celui des agitateurs qui bousculent les institutions publiques. Il faut maintenant le niveau d'intelligence élevée, capable d'assurer une discussion solide avec les responsables de l'État, autour des propositions sereines et convaincantes de changement.

Conclusion

Une culture nouvelle, une économie nouvelle et une politique nouvelle dans une société renouvelée dans l'intelligence de sa destinée, voilà ce que les mouvements citoyens des jeunes doivent ambitionner de construire dans la phase actuelle de leurs luttes. Cela exige des jeunes une forte capacité de délibération intellectuelle sur tous les grands problèmes auxquels le Congo est confronté : les problèmes de la misère populaire, des inégalités sociales, de notre faiblesse en matière scientifique et technologique, de l'évolution de nos institutions démocratiques et de la capacité du pays à éduquer sa jeunesse et à former un peuple responsable et créatif.

Les jeunes sont appelés à être au centre de tous ces problèmes et à s'organiser pour les comprendre, les analyser et proposer des orientations de solution neuve et fertile. ■